

Jean Delisle

AUTOBIOGRAPHIE D'UN TRADUCTEUR

Dans une ville qui n'est pas une ville mais un état d'esprit, Pierre Benoît a appris les grandeurs et les mesquineries de son métier



LA PARUTION DE L'AUTOBIOGRAPHIE d'un traducteur est un événement littéraire rarissime. À ma connaissance, c'est la première fois qu'un traducteur canadien prend la plume pour faire le récit de sa vie et relater les grandes étapes de sa carrière professionnelle. C'est au hasard de mes recherches que j'ai découvert ce livre, introuvable en librairie et dont on n'a publié à ce jour aucun compte rendu. Bien que cette publication ne soit pas une nouveauté, il m'a semblé important de la présenter aux lecteurs de Circuit.

Pourquoi écrit-on son autobiographie ? Pour revivre un passé heureux ? Se délivrer de ses remords ? Régler ses comptes ? Échapper à l'oubli et passer à la postérité sous un jour embelli ? Pour se faire bien voir de ses contemporains ? Peut-être. Si les autobiographies sont parfois entachées d'hypocrisie, de mensonge et d'exhibitionnisme, la pratique de ce genre littéraire répond toujours à un besoin profond de comprendre le passé et de se l'expliquer à soi-même, généralement à la lumière de la sagesse acquise avec l'âge.

Pierre Benoît¹ a voulu lui aussi méditer sur son passé en projetant le déroulement de sa vie sur l'écran de sa mémoire. C'est à l'âge de 75 ans qu'il s'est livré à cet exercice. Depuis 1926, ce journaliste, écrivain, historien et traducteur-fonctionnaire à Ottawa amassait coupures de journaux et photos qui le concernaient. En ravivant ses souvenirs au moyen de cette documentation, il a tracé un bilan serein, honnête et d'une grande probité intellectuelle. Pierre Benoît cherche à se révéler à nous tel qu'il a été, sans se hisser sur un piédestal ni jouer les martyrs, sans rapetisser ceux qu'il a côtoyés ni chercher à déformer la réalité à son avantage. Son autoportrait aurait pu s'intituler « Chronique de ma vie », d'autant plus que l'ordre chronologique y est scrupuleusement respecté.

L'auteur consacre la première moitié de l'ouvrage à ses ancêtres, ses parents, sa naissance (1906), ses fréquentations, sa famille, ses amitiés et son premier emploi de reporter à *La Patrie*. Il nous renseigne aussi sur les circonstances ayant entouré la publication de ses premiers écrits². Suit la description de ses emplois successifs de journaliste à Toronto pour la *Canadian Press* et de traducteur de dépêches au *Canada* et à *La Presse*. « L'humble traducteur de dépêches, à sa façon, analyse constamment la pression artérielle de notre civilisation. » (p. 161)

Reçu en 1940 au concours du Secrétariat d'État, Pierre Benoît devient traducteur principal à la division des Livres Bleus avant d'être muté au ministère des Services nationaux de guerre. C'est à cette époque qu'il estime avoir acquis la maîtrise de son métier. « La traduction, écrit-il, a ceci de particulier que plus on avance dans ce domaine ingrat moins on semble faire de progrès. Puis vient un jour, qui n'est pas comme tous les autres, où l'on s'aperçoit qu'on a saisi le « truc », que le passage subtil d'une langue à une autre n'est plus un mystère. On peut enfin l'affronter sans crainte. Là comme ailleurs la pratique mène sinon à la perfection du moins à une compétence raisonnable. » (p. 186)

La centaine de pages que l'auteur consacre à sa carrière de traducteur comptent parmi les plus intéressantes de l'ouvrage. Elles fourmillent d'anecdotes savoureuses et d'observations intéressantes. On peut presque y palper l'atmosphère qui régnait dans les services de traduction de la capitale dans les années 40, 50 et 60. L'auteur ne manque pas d'esquisser au passage le portrait de certains de ses supérieurs hiérarchiques et de quelques-uns de ses collègues traducteurs. Font partie de cette galerie Domitien T. Robichaud, A.-H. Beaubien, Robert Rumilly, Pierre Daviault, Gérard Proulx, Louis-Philippe Gagnon, Louvigny de Montigny, Henriot Mayer, Hector Carbonneau, Markland Smith, Maurice Roy et Marcel Lacourcière. L'auteur n'hésite pas à évoquer à l'occasion les antipathies, les mesquineries ou les luttes de pouvoir

¹ Il ne faut pas confondre l'auteur de cette biographie avec l'académicien français du même nom.

² Pierre Benoît a laissé l'œuvre littéraire suivante : *La Vie inspirée de Jeanne Mance* (histoire), 1934 ; *Le Sentier couvert* (roman), 1944 ; *Martine Juillet, fille du roi* (roman), 1945 ; *Le Marchand de la Place Royale* (roman), 1960 ; *Maison neuve* (histoire), 1960 ; *Lord Dorchester* (histoire), 1961 ; *À l'ombre du Mancenillier* (mémoires), 1981. Rappelons, enfin, que Pierre Benoît a été secrétaire-trésorier de la Société des écrivains canadiens, section d'Ottawa, de 1949 à 1959.

qui ont pu surgir autour de lui dans les milieux de travail qu'il a connus.

« ...On peut dire d'Ottawa qu'elle n'est pas une ville mais un état d'esprit. » (p. 261) C'est par la description de ces « odeurs d'Ottawa », comme aurait dit Louis Veuillot, que l'autobiographie de Pierre Benoît mérite d'être lue, même si de nombreuses coquilles en déparent la présentation et si la reproduction des photographies inédites illustrant l'ouvrage manque parfois de netteté.

Mais la vie passe. « Ma carrière touchait à son terme, nous livre l'auteur, et mes dernières illusions s'effeuillaient. J'avais maintenant à mon compte beaucoup plus de passé que d'avenir. (...) La lassitude des longues journées que je passais courbé sur des textes à réviser ou à traduire commençait à réclamer sa rançon. Parcourant les sombres corridors de l'immeuble, j'avais souvent l'impression d'être devenu un automate, un corps sans âme à la Dostoïevski. » (p. 269) L'heure de la retraite avait sonné.

Un mot, enfin, sur le titre. Le mancenillier est un arbre tropical dont le fruit est vénéneux. Selon une légende antillaise, quiconque s'endort sous son ombre ne se réveille jamais. L'auteur y a vu l'image des risques de l'existence. « Si parfois j'ai été près de m'attarder sous ses frondaisons perfides, écrit-il, une puissance invisible a toujours semblé intervenir à temps pour m'en détourner. »

Âgé de 80 ans, Pierre Benoît est aujourd'hui affligé de la terrible maladie d'Alzheimer.

Photo : Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa.

Source : *Circuit*, n° 15, 1986, p. 23-24.